

«CROISSANT FERTILE»

Le passé peut

La «question d'Orient» et le «croissant fertile» sont de retour, rendant de plus en plus fébriles et nerveuses les chancelleries britannique, française et russe, qui ont de tout temps gardé un œil sur ce Moyen-Orient, certes compliqué, mais tant convoité. Sauf que cette fois-ci, s'agissant de la crise syrienne, de nombreux autres Etats se sont invités au «ballet diplomatique» qui, depuis deux ans, se joue entre New York, Moscou, Paris, Londres, Bruxelles, Pékin et d'autres capitales.

Les Etats qui s'y sont joints sont les Etats-Unis, superpuissance sans laquelle rien d'important ne saurait se faire dans le monde sans son aval exprès ou tacite ; la Turquie que l'Occident croyait «hors jeu» au Moyen-Orient arabe depuis la chute de l'empire ottoman et qui aujourd'hui s'impose en tant que puissance régionale militaire et économique ; l'Égypte qui reste, que cela plaise ou non, la clef de voûte de la Ligue arabe, certains pays du Golfe qui, à grands frais, apparaissent désormais au-devant de la scène internationale ; enfin un à deux pays du Maghreb arabe qui, malgré toute leur bonne volonté et leur diplomatie aux accents militants, tentent de jouer quelque rôle dans l'importante partie qui se joue en Syrie.

Bien évidemment, il n'échappe à personne que ce qui se passe dans ce pays, comme du reste dans toute cette région, ne laisse pas indifférent l'Etat d'Israël, qu'on a dit «sûr de lui et dominateur», mais qui donne, actuellement, l'impression d'être en état d'alerte permanent.

Le «croissant fertile», d'hier à aujourd'hui

Le «croissant fertile» est un territoire immense qui s'étend de l'extrême sud de la Mésopotamie ou «pays des deux fleuves», jusqu'à la côte méditerranéenne, en passant par les anciennes «wilayas» ottomanes de Mossoul, Bassorah, Bagdad, Alexandrette, Alep, Damas, Beyrouth et El Qods. C'est une zone généralement aride, avec de grandes étendues désertiques, mais riche en hydrocarbures. Elle se situe au carrefour de l'Europe et de l'Asie, et au point de contact – ou de friction, si l'on veut – de plusieurs grandes civilisations. C'est dans cette partie du monde que sont nées les trois religions monothéistes, qui présentent de nombreux points communs, tout en se repoussant et en se rejetant mutuellement. C'est de cette région singulièrement féconde en messagers de Dieu, que la civilisation musulmane a pris son essor.

Elle est aussi une zone particulièrement instable, chroniquement secouée de crises violentes, de tensions ethniques et/ou confessionnelles, de sanglants conflits politiques, et de guerres endogènes ou exogènes. Le cas irakien est à cet égard typique. Ce pays a en effet connu en vingt ans trois guerres dévastatrices. Il y a eu d'abord celle de 1980-1988 qui a opposé



l'Irak à l'Iran, pour le contrôle du Golfe «arabe» selon les Arabes, «persique» selon les Iraniens et donc pour la suprématie dans la région. Cette guerre s'est achevée «sans vainqueur ni vaincu», ont prétendu certains analystes. En fait, elle a lourdement endommagé l'économie des deux pays et compromis pour longtemps

leur équilibre et leur développement économique et social. Elle a aussi gravement élargi la grande faille qui divise l'Islam en sunnisme et chiisme, division que les doctrinaires dogmatiques des deux camps entretiennent avec autant de zèle que d'imbécillité, depuis le VII^e siècle. La seconde guerre fut celle de 1990-1991 provoquée par l'invasion du Koweït par l'Irak qui considérait

cet émirat indépendant depuis 1958 comme partie intégrante du territoire irakien. Cette fois-ci, l'Irak fut bel et bien battu par les troupes occidentales et arabes, venues au secours du petit, mais très riche émirat du Koweït. C'était, il convient de le noter, la première fois que des armées arabes combattaient aux côtés d'armées occidentales contre un pays arabe. Cette guerre éclair a aussi démontré que l'époque des unités arabes à deux ou à plusieurs Etats, tant de fois proclamées puis dénoncées, était bel et bien terminée. Il y a eu enfin une troisième guerre qui ne dura du point de vue des combats armés qu'à peine de 2 mois (du 10-03-2003 au 01-05-2003), mais fut la plus catastrophique, car immédiatement suivie d'une occupation militaire américaine qui a duré jusqu'au 18-12-2011. Depuis lors, Les Irakiens se déchirent et s'entre-tuent dans d'incroyables conflits de politique interne, et se livrent une implacable guerre civile, alimentée par les vieilles inimitiés tribales, les différences ethniques, les divergences confessionnelles et les divisions sectaires. L'Irak donne de lui-même l'image du pays des contradictions irréductibles et des conflits insolubles... La mosaïque irakienne longtemps contenue et comprimée avec fermeté par l'appareil totalitaire du parti Ba'ath, par les despotes civils et militaires successifs qu'a connus ce pays, par la terreur exercée par les «moukhabarates», et par les expéditions punitives exécutées par l'armée, a fini par voler en éclats... Tout le monde s'est rendu compte de la triste réalité qui prévaut dans l'Irak : dans ce pays il

n'y a ni unité ethnique, ni unité linguistique, ni unité religieuse, ni unité politique, et plus grave encore, ni «vouloir vivre ensemble», ni «projet commun»... Au contraire, chaque ethnie, chaque tribu, chaque secte, chaque clan veut son propre territoire et ses propres puits de pétrole... Et l'on voit bien que ces terribles divisions sont moins le fait des Occidentaux et d'Israël comme certains persistent à le prétendre, que celui des pouvoirs politiques dictatoriaux irakiens eux-mêmes qui ne proclamaient l'unité et la renaissance que pour mieux asseoir leur pouvoir absolu et dominer les peuples.

On semble à présent admettre que la nation arabe n'a jamais été en fait qu'une «notion» idéologique, et qu'elle devait tôt ou tard subir le même sort que les nations soviétique et yougoslave, qui se sont effondrées à la fin des années 1980, après avoir été violemment secouées par les «printemps» de Hongrie (oct-nov 1956) et de Prague (janv-août 1968), que l'Armée rouge a, on s'en souvient, brutalement écrasés dans le sang.

L'accord secret Sykes-Picot

Les accords secrets du 16/05/1916, négociés et signés, il y a donc presque 100 ans par deux diplomates, Mark Sykes pour la Grande-Bretagne et François Georges-Picot pour la France, ont découpé le «croissant fertile» en deux grandes régions, pour les attribuer à leurs pays respectifs. A la France revint une zone sous administration française directe, recouvrant deux unités politiques qu'on a appelées par la suite le Liban et la Syrie. A la Grande-Bretagne, l'accord attribua une zone sous administration britannique directe (les wilayas de Bagdad et de Bassora) qui sera baptisée Irak, et une autre zone «arabe» sous influence britannique formée de deux unités politiques appelées la Jordanie et la Palestine. L'Allemagne, vaincue en même temps que son allié turc à l'issue de la première guerre mondiale, fut bien entendu écartée du partage territorial ; elle avait pourtant réussi dès la fin du XIX^e siècle à se faire une place au Moyen-Orient, en développant une audacieuse politique de rapprochement avec les Ottomans puis avec la République turque, à travers une importante assistance technique militaire et une coopération économique appréciable, illustrée par la réalisation du célèbre chemin de fer Berlin-Bagdad. Le peu d'intérêt manifesté par l'actuelle République fédérale

Par Par Zineddine Sekfali

d'Allemagne à l'égard de l'affaire syrienne ne peut s'expliquer que par les humiliations successives que ce pays a subies à la fin de la Première Guerre mondiale, quand il devint à son tour «l'homme malade» de l'Europe qu'il convenait de dépecer.

La Russie : mais que fait-elle dans cette galère ?

Tel n'est pas le cas de la Russie. En effet, il faut rappeler ici que la Russie des tsars s'est, d'une part, toujours prévaluée d'une sorte d'obligation de protection des chrétiens orthodoxes du Moyen-Orient et qu'étant impériale, elle avait, d'autre part, des tendances et des poussées expansionnistes en direction de ses marches asiatiques et orientales. La Russie soviétique, c'est remarquable, n'en pensait pas moins et la Russie d'aujourd'hui s'agenouille devant les Papes. La Russie de 1920 ne fut cependant pas conviée au «banquet» de San Remo, car les Russes venaient de se débarrasser dans le sang de l'ancien régime tsariste féodal et menaient une révolution politique et sociale dont la radicalité a effrayé les Européens. Il semble aussi que l'Europe occidentale ne pardonnait pas aux nouvelles autorités russes qui venaient de découvrir dans les archives de leur ministère des Affaires étrangères un exemplaire de l'accord secret Sykes-Picot, d'en avoir informé le Chérif Hussein que Français et Britanniques avaient fait accroire qu'ils allaient lui donner un «royaume arabe», en récompense de son appel aux Arabes à se soulever contre les Turcs. Il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui encore, la Russie s'érige en défenseur des chrétiens orthodoxes de Syrie, même si ceux-ci sont divisés en Arméniens orthodoxes, en Grecs orthodoxes et Syriens orthodoxes, tout comme les catholiques y sont divisés en malékites, maronites, nestoriens, chaldéens ; j'en oublie, peut-être d'autres branches. Mais peu importe, car Dieu reconnaîtra les siens ! Pour terminer avec la Russie, rappelons qu'elle dispose en

exclusivité, pour ses forces navales, du port de Tartous, situé comme par hasard en territoire alaouite.

Le banquet de San Remo, la Seconde Guerre mondiale et l'éveil nationaliste

La conférence internationale de San Remo (avril 1920) consacra pour l'essentiel le conte-

nu de l'accord Sykes-Picot. La France obtenait le Liban et la Syrie, la Grande-Bretagne recevait l'Irak (dont elle soustraira plus tard une partie de la province de Bassorah pour l'annexer au Koweït qu'elle érigea en émirat, lequel deviendra indépendant en 1958), la Jordanie – qu'on appelait Transjordanie – et enfin la Palestine... On inventa à cette occasion la notion de «mandat» pour permettre à ces deux grandes puissances occidentales d'exercer leur «tutelle», pour une durée volontairement non déterminée, sur cette partie du Moyen-Orient pour laquelle un Américain, égyptologue et historien du Moyen-Orient, James Henry Breasted (1865-1935), professeur à l'université de Chicago, inventa l'appellation «croissant fertile».